6e ANNÉE, N° 531 — SAMEDI, 4 OCTOBRE 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal A Galata.

Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez M. G. Muir, libraire.

A Marseille, chez Me veuve Camoin.

A Londres, chez MM. James Cowie et Son. Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople....... un an, 8 colonat. 6 mois, 4 »

Provinces et Etranger un an, 9 » 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne.......... 5 piastres du G.-S.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 4 Octobre.

—

A MONSIEUR MICHEL CHEVALIER.

TROISIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

> Il n'a manqué à cette victorieuse nation que des historiens pour célébrer la mémoire de ses merveilles.
>
> Montesquieu.

Monsieur,

La pensée de Montesquieu que je viens de citer s'applique à la nation tartare; y aurait-il maladvenance à la rapporter également aux Turcs qui sont une de ses plus glorieuses branches? *Tot capita, tot sensus.* Cependant, si l'on y regarde de près, il ne peut guère y avoir qu'une opinion sur ce point. Depuis Othman jusqu'à Mourad IV, c'est-à-dire dans une période de temps qui ne dépasse presque pas deux siècles, on trouve une douzaine de Sultans à figures homériques; et en venant un peu en deçà, l'histoire nous montre pareil nombre de vézirs que l'auteur de l'Iliade n'aurait pas dédaigné de chanter. Mourad Ier, Mohamed II, Soliman II, les Kupruli, entre autres, quels hommes, Monsieur! (1) On n'en vit nulle part de plus grands, et pour être reconnus tels par tout le monde, *consensu omnium*, il ne leur a manqué jusqu'ici, je crois, qu'une chose qui n'est pas commune, à la vérité, que la France elle-même n'a pas eu encore, un Plutarque *européen*! Savez-vous bien que ce terrible Mahomed II conquit douze royaumes et plus de deux-cents villes; que Soliman-le-Magnifique et le premier des Kupruli peuvent être hardiment comparés à Louis XIV et à Richelieu! Et, soit prescience ou hasard, il n'a pas dépendu d'un de ces grands souverains que nous ne fussions privés de votre badinage sur la collection des pipes des Turcs, (ce qui n'eût pas été un mal d'après le cardinal de Retz, qui prétend qu'il faut se défendre du goût qu'on trouve à la plaisanterie), car Mourad IV enjoignit très sévèrement à ses sujets de ne pas fumer. Ce n'est pas que beaucoup de gens, je n'ose dire historiens, ne se soient mêlés, en Europe, d'écrire sur les Turcs. Mais le moyen de faire quelque chose de passable quand on trempe sa plume dans l'encre où l'on a délayé tous les préjugés possibles, mais surtout les préjugés religieux? Bref, on peut dire avec raison des histoires turques faites par les Européens, ce que Gros-Réné dit à tort des femmes: elles ne valent pas le diable. Il y a bien encore à cela un motif autre que les préjugés, et des deux, je pense que celui-ci n'est le moindre: pour écrire l'histoire d'un pays, il faut en connaître la langue et avoir ses annales à sa disposition. Où sont les européens qui se sont trouvés dans cette double condition? Oncques il n'en fut, et ils doivent être comme Mallebranche qu'un insecte, dit-il, touche plus que toute l'histoire (2). Pardon, Monsieur; je m'aperçois qu'au lieu de vous parler de la Turquie industrielle, je ne vous entretiens que de la Turquie guerrière; et si je ne rentrais tôt dans la thèse, vous croiriez que je dévie pour l'esquiver. Différente est ma pensée, et je sais bien qu'alors même que je raconterais d'ici à demain la gloire des Osmanlis, je ne prouverais guère par-là que leurs écharpes, voiles, ceintures, etc., sont mieux tissés aujourd'hui que celles du temps d'Abraham et de Jacob. Je ne suis pas cependant aussi éloigné de la ligne que je parais l'être, et j'en donne la raison. Sont-ils inhabiles dans l'industrie? Premier point. Et s'ils l'étaient, serait-ce le fait de leur religion? Second point. C'est bien là qu'est la question, n'est-ce pas, Monsieur; ou du moins, c'est bien ainsi que vous l'entendez?

Je prends les Turcs à la fondation de la dynastie actuelle, c'est-à-dire en 1300, et je vais jusqu'au point culminant de leur gloire en 1522, où ils montèrent de bataille en bataille, d'assaut en assaut, presque toujours battant, rarement battus. Comme les Arabes, en 200 ans ils arrivèrent à toute leur splendeur. Donc l'Islamisme n'est pas un si mauvais véhicule aux grandes choses. Dès ce moment, jusqu'en 1669, les chances varient, et si malheur leur arrive à Lépante, ils sont encore heureux en cent rencontres, dans l'île de Candie, par exemple, dont ils s'emparent. C'est que déjà les révolutions de palais avaient un peu gâté leurs affaires; mais ce fut bien pis ensuite, car le désordre se mit partout, et c'est encore de bataille en bataille et d'assaut en assaut qu'ils descendent à leur décadence. Mais Sultan Mahmoud vint, qui dit: halte-là! Sinon, je ne sais ce qu'ils seraient devenus. Vous connaissez le reste, c'est-à-dire l'œuvre si grande de Sultan-Médjid. De ceci il résulte que la moitié de leur histoire fut une épopée militaire, et l'autre moitié, l'épopée de l'anarchie. Chaque jour est pris, là par une victoire, ici, par un bouleversement, et je ne vois d'aucun côté d'interstice par où puissent passer la navette et le ciseau, ou s'ils y passent, c'est qu'ils sont doués d'une rude énergie. Ces choses-là, Monsieur, se voient ailleurs. Après le siècle de Louis XIV, c'est la régence, Louis XV, Louis XVI, c'est la révolution, 93! Puis c'est l'Empire, les deux monarchies de la branche aînée et de la branche cadette des Bourbons; enfin, c'est la gloire de la France à l'exposition universelle de Londres! La Turquie sait, Mahmoud et Abdul-Médjid en témoignent glorieusement, que les grands exemples sont bons à suivre, et en ceci, le passé et le présent répondent de l'avenir.

Je dis donc que les Turcs ont eu bien peu de temps à consacrer à l'industrie, d'autant plus que quand ils allaient, victoire en tête, du Khorassan à Gibraltar et à Vienne, de l'Abyssinie au Caucase et au Dniester, de toutes les populations de ce vaste empire, ils tenaient, seuls, le sabre et le fusil, de même que lorsque vint l'heure de la défaite.

Cependant, bien que la nation de l'Islam ait été sous les armes, presque tout entière, durant 400 ans, il ne faut pas croire qu'elle n'ait rien fait en industrie. En remontant au-delà de deux cents ans, nous la voyons seule aussi, pour ainsi parler, s'occuper des arts utiles; les populations chrétiennes et israélites, qui ne combattaient pas, n'étaient pas encore entrées dans les corporations. Et elle avait de belles forges pour ses armes, ses instrumens et outils de toute sorte; de beaux ateliers, de magnifiques manufactures pour filer la soie, le lin, la laine, le coton, et tisser ses velours, ses satins, ses toiles, ses indiennes; pour confectionner ses couvertures et ses tapis; pour faire son orfèvrerie et sa poterie: ses meubles et ses ustensiles; ses cuirs et ses harnais. Elle s'amusait même à perfectionner les instrumens nautiques, et nulle mieux qu'elle ne travaillait le cuivre. Personne, aujourd'hui, n'est ignorant de ces choses, et elle faisait mieux que de travailler pour elle: Venise, Gênes et tout le monde venait lui acheter une partie de ses riches productions. La renommée aux cent voix (vieux style) disait partout l'honneur de Samakof, Fognitza, Tokat; la gloire de Smyrne, Salonique, Chio, Candie, Tournova, Scutari, Brousse, Alep, Damas, Bagdad, Diarbékir, etc.

Vous voyez, Monsieur, que les Turcs n'étaient pas inhabiles dans l'industrie, et conséquemment que le Mahométisme n'est pour rien dans leur peu d'avancement industriel, qui a donné lieu à votre *humour*, sans mesure peut-être. La cause, je me trompe, les causes ne sont pas là; elles sont ailleurs, et je vais les dire, si vous le permettez. Je les trouve multiples et de nature diverse; je les énumère: l'octroi des capitulations, leur sens abusif, le libre échange, la non-réciprocité des puissances, la libéralité des tarifs turcs, le fourvoiement de l'Europe à l'endroit de l'Empire et la cherté de l'argent.

A titre de grand économiste, vous savez, Monsieur, que toute branche d'industrie a besoin d'être protégée à son début. C'est du moins le principe admis en Europe; mais il n'est pas reçu en Orient, qui n'a jamais compris qu'une chose: la liberté du commerce. A l'époque où Soliman II accorda la première capitulation au vainqueur de Marignan, l'industrie était au moins aussi avancée en Turquie qu'en Europe, et la générosité du Sultan ne pouvait pas alors être préjudiciable à son pays. Les relations d'affaires étaient fort restreintes entre les deux contrées, et c'est justement à cela que Soliman II voulut remédier. Mais tandis que l'Europe marchait vers les conquêtes industrielles, la Turquie s'acheminait vers sa décadence, et il se trouva qu'un jour les productions de l'Europe, par voie de tarifs protecteurs, de primes et d'encouragemens de toute espèce, purent se développer à leur aise et envahir le marché de la Turquie, qui est ouvert à tout venant, au préjudice meurtrier des productions indigènes. Cela est si vrai, que l'Autriche s'en émut en 1844, et s'adressa à la France et à l'Angleterre, d'abord pour atténuer ce dommage, et ensuite pour que « les puissances ne fussent plus exposées au reproche d'avoir contribué, par les conventions de 1838, à la ruine de plusieurs branches de l'industrie du pays et à la misère d'une partie de la classe industrielle. » On causa de l'affaire, mais on ne fit rien, ce qui n'a pas rendu la Turquie plus corrigible à l'endroit de sa générosité naturelle: que pensez-vous qu'elle ait fait vers la fin de l'année dernière en procédant, avec la France, à la révision de son tarif des douanes? Elle a abaissé de 20 pour cent les droits d'importation et de 16 les droits d'exportation comparativement à ceux de 1839. N'ai-je pas raison de dire qu'elle est incorrigible? Et vous savez, Monsieur, mieux que personne, que votre pays répond à ces procédés en se claquemurant dans ses égoïstes lois douanières. Ce que je dis de la France, je peux le dire aussi de bien d'autres États. Toujours recevoir et ne jamais donner, c'est un jeu de dupe, et de dupe éternelle.

Si encore on se bornait à l'esprit et à la lettre des capitulations si nuisibles à la Turquie! Mais non, on les interprête, et par ce moyen on arrive à faire exempter des droits d'octroi et de patente les commerçants et les industriels européens, tandis que les indigènes y sont bel et bien soumis. Pour que l'industrie du pays pût résister à ce mode d'agir, il faudrait qu'elle eût une constitution herculéenne, et encore finirait-elle par y succomber, et j'avoue qu'elle n'est pas telle. Tous ces points, Monsieur, je les ai touchés, il y a quelques mois, dans un petit écrit dont plusieurs journaux de Paris ont bien voulu s'occuper favorablement, et si vous joigniez votre grande voix à la leur, je ne doute pas que les males-choses que je signale ne finissent par s'en aller.

Puis, la paix est la serre-chaude de l'industrie; sultan Mahmoud ne l'ignorait pas, et bien qu'il y tendit de tous ses efforts, il n'y put parvenir. Cette excellente Europe, qui n'a pas toujours les visées justes, s'était mis en tête que tout état qui chercherait noise à la Turquie, servirait les intérêts même du catholicisme. Et il s'en trouva malheureusement, et elle applaudit! Indépendamment de ces grands coups, on lui suscitait mille embarras qui, pour être moins graves, n'en étaient pas plus favorables à la rénovation de l'Empire. La Grèce par-ci, l'Egypte par-là; puis Tunis, puis la Syrie: ça n'en finissait pas. Et les principautés danubiennes donc! Tel était le labeur de la Turquie, et d'aucuns disaient: elle n'y suffira pas, ses forces l'abandonneront en chemin; et bien qu'elle donnât à tous, chaque matin, ses œufs d'or, en recevant leurs produits, vous savez que des hommes fort notables parlaient déjà de l'ouvrir. Qui eût été attrapé? Je le laisse à penser. La sottise aurait été égale à celle de l'homme de la fable: Quoi qu'il en soit, on troublait les esprits, et l'argent veut la sécurité. Pouvait-il venir ici pour y aider aux grandes entreprises? Nenni, et voilà pourquoi on l'y vend encore de 10 à 20 pour cent, tandis qu'en Europe on l'a de 4 et 5. Aux causes précédentes ajoutez celle-ci, et vous arriverez à comprendre comment l'industrie de l'Orient n'a pas suivi du même pas les progrès de l'industrie de l'Occident, et pourquoi la division du travail, qui n'est pas chose antique en Europe, est peu pratiquée en Turquie. Doit-on en accuser l'islamisme? Non pas. Qui donc? L'Europe, je viens de l'établir implicitement, et les choses seront ainsi tant que, d'un côté, il y aura des privilèges inouis, et un mauvais-vouloir inconcevable, de l'autre. Le mauvais-vouloir, je me hâte de le reconnaître, n'est pas en tout; mais il est là, ce qui n'est pas juste, pas plus qu'il n'est juste de dire que les Turcs sont malhabiles en industrie. Ils sont doués d'une rare intelligence et d'une dextérité de main peu commune; un brave homme de Turc n'a-t-il fait, dans ces derniers temps, sans être horloger, ni mécanicien, une pendule à mouvement continu, un vrai chef-d'œuvre qui aurait figuré à l'Exposition universelle de Londres s'il n'était arrivé un peu tard? Il n'est rien qu'ils ne puissent faire si on les place dans des conditions convenables: tous les européens qui les connaissent, et j'y comprends les savans professeurs en tous genres qui leur sont venus de l'Occident, peuvent en témoigner; et je doute, Monsieur, qu'ils aient jamais vu moudre le blé en Turquie autrement que par des moulins à vent, à eau et à vapeur, qu'Homère, je suppose, n'a pas connus. J'admets cependant que vous avez vu des moulins à bras à l'exposition universelle de Londres; ils ne peuvent être là que comme de vieilles médailles qui rappellent les temps anciens. Et puis, ces moulins sont seuls portatifs; la Turquie eût été fort embarrassée, je présume, d'y conduire ceux à vapeur, à eau et à vent, et cependant on peut inférer de votre Lettre qu'elle n'en a pas d'autres que les premiers. Cela prouve que la plaisanterie une fois lancée, vous n'avez pas pu l'arrêter à temps, ce qui est quasi regrettable, car l'Europe, Monsieur (vous l'avez sans doute oublié), a emprunté à l'Orient le système des moulins à vent.

Je ne sais, Monsieur, si, vous contredisant, je n'aurai fait jusqu'ici que mataboliser selon l'originale expression de Rabelais; mais j'ai encore à poursuivre un peu, d'abord pour répéter que c'est par erreur que vous avez dit que l'islamisme avilit l'industrie aux yeux des Turcs, et ensuite pour arriver à votre appréciation de l'exposition ottomane.

L'avilissement dont vous parlez, existe-il en droit? Non, et vous le savez par le texte de la Sounna que j'ai cité. En fait? Pas davantage, et outre l'histoire du passé, j'ai l'histoire contemporaine qui me donne raison. Depuis un certain nombre d'années, le gouvernement impérial a créé, sur un très grand pied, des fabriques, des manufactures, dont l'entretien lui a coûté jusqu'ici plus de cent millions de piastres. Est-ce un bien, est-ce un mal: ont-elles prospéré, n'ont-elles pas prospéré? La chose importe peu; je ne veux y voir en ce moment que ceci: c'est que la Turquie témoigne par là qu'elle apprécie, qu'elle estime, qu'elle honore l'industrie, un peu trop peut-être, devrais-je dire; vous le reconnaissez à la fin de votre Lettre, et même vous en prenez occasion pour l'y encourager, ce qui s'accorde mieux que le reste avec vos généreux principes, avec la noblesse de vos sentimens, avec votre grand talent qui vous trouvent toujours disposé à applaudir à ce qui est bon, à ce qui est beau, à ce qui est juste, aux commencemens surtout qui donnent des espérances. L'exposition ottomane en donne-t-elle? Nous tous qui l'avons vue ici avant qu'elle se rendit à Londres au milieu de ses sœurs, puissantes et riches, Sultan, gens du Palais, ministres de la Porte, chefs de mission, négocians, industriels, voyageurs de passage, gens de toutes conditions et de toutes nationalités, nous l'avons cru de la meilleure foi du monde, et nous nous en sommes réjouis. Vous, Monsieur, vous en avez souri. La Turquie, nous disions-nous, a commencé à reprendre son assiette, il y a tout au plus une dizaine d'années, et cependant, toute timide qu'elle est, car le spectacle auquel on la convie est nouveau pour elle aujourd'hui, mais non dans le passé, l'idée des expositions industrielles étant, d'après l'histoire, originaire de ce pays, ce qu'on ignore en Europe peut-être; toute timide qu'elle est, elle demande à ses enfans ce qu'ils ont fait de bien, la plupart n'en comprenant pas même le motif, ce qui les a rendus sourds à son appel; et s'ajustant de son mieux, elle s'en va ainsi au Palais de Cristal. Avons-nous eu tort de le croire? Si nous avons péché, nous l'avons fait en très bonne compagnie du moins: c'est avec la reine d'Angleterre et sa cour, c'est avec l'immense public du Palais de Cristal, c'est avec les journaux de Londres, de Paris, de Bruxelles, c'est avec deux de vos dignes collègues, M. Blanqui et M. Wolowski, c'est enfin avec le grand jury qui, si je suis bien informé, a décidé d'accorder à la Turquie au moins une centaine de médailles. De pareils suffrages sont précieux, et j'avoue que le vôtre ne l'eût pas été moins. Personne plus que moi n'estime votre immense talent, et si le ciel m'en eût fait don, et que j'eusse en même temps à ma disposition le patriarche et le plus écouté des organes de la publicité, le *Journal des Débats*, qui d'ailleurs, s'intéresse de cœur aux choses de l'Orient, j'aurais dit tout le bien possible de l'exposition ottomane, un peu par vérité et beaucoup par calcul, car tout ce qui concerne l'Empire Turc est important au plus haut degré; et agissant ainsi, j'aurais eu la conviction de faire quelque chose de grand. En résumé et par tout ce qui précède, soyons surpris, je le veux bien, mais d'une chose, c'est que la Turquie qui, d'ailleurs, de toutes les nations, est la plus jeune en civilisation, ait pu se présenter à l'exposition universelle de Londres.

Mes lettres sont terminées, Monsieur; rien de ce qui y est dit, vaille que vaille, n'appartient qu'à moi, et pour rendre mon idée, je finis comme j'ai commencé, par une pensée de Montesquieu. Si dans le nombre des choses qui sont dans mes lettres, il y en avait quelqu'une qui, contre mon attente, pût offenser, il n'y en a pas du moins qui ait été mise avec mauvaise intention. Et vous serez assez bon pour vous souvenir que le ton ne fait pas la chanson.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

F. Noguès, *rédacteur en chef.*

(1) Voltaire dit: « Je vois trois grands vézirs Kupruli qui ont été guerriers, justes, généreux, cléments, libéraux. Si celui qui prit Candie, assiégée pendant dix années, n'a pas encore la célébrité des héros du siége de Troie, il avait plus de vertu et sera plus estimé des vrais connaisseurs qu'un Diomède et qu'un Ulysse. »

(2) Voltaire dit encore: « Nous sommes voisins des Turcs; nous ne les connaissons pas. Le comte Marsigli, qui a vécu si long-temps au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance ni de leur empire, ni de leurs lois. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion et de leur jurisprudence est faux; et les conclusions que l'on en tire tous les jours contre eux sont trop peu fondées. »

Nous avons reçu de Samos, 25 septembre, l'importante nouvelle de la mort du fameux pirate Négro et de trois de ses compagnons, tués dans un endroit nommé Fourni. Cet heureux événement est dû à l'intelligence et à l'activité du gouverneur, M. Conéménos, qui a bien mérité de la sorte non seulement du gouvernement Impérial, mais encore du commerce européen de la Méditerranée. Voici comment cette nouvelle nous est racontée par notre correspondant de Samos.

« Samos, 25 septembre 1851.

« On sait que, depuis plusieurs mois, la marine impériale et celle de plusieurs puissances donnaient la chasse au pirate Négro qui exerçait ses crimes dans les îles de l'Archipel. Toutes ces recherches avaient été infructueuses jusqu'ici. La S. Porte, ayant appris que ce forban se tenait plus particulièrement dans les parages de Samos, envoya au gouverneur de l'île les instructions les plus formelles pour s'en emparer, et c'est dans ce but que le riala Hussein bey fut envoyé à Samos, il y a environ deux mois. M. Conéménos concerta aussitôt avec ce dernier les moyens qui devaient amener la capture de Négro et de ses compagnons. Des hommes pleins de courage et de dévouement furent postés dans toutes les îles environnantes, Icarie, Fourni, Levitha, Stempalie et autres. De cette façon le gouverneur pouvait être instruit de tous les mouvements de Négro, d'autant plus que quatre barques croisaient par là en même temps sous prétexte de commerce. Déjà deux expéditions nocturnes avaient été faites d'après des renseignemens donnés, mais elles n'avaient pas eu de résultat.

« Cependant Négro voyait tous les jours sa bande diminuer par suite de la crainte que lui inspiraient les mesures prises par le gouverneur, et l'idée lui vint de se soumettre à la condition d'une amnistie pour lui et les siens. A cet effet, il força l'officier de santé de l'île d'Icarie de se rendre auprès de M. Conéménos, pour lui faire connaître ses intentions, et lui dire en même temps que s'il éprouvait un refus, le gouverneur aurait à s'en repentir amèrement. Il est inutile de dire que ses menaces n'effrayèrent nullement M. Conéménos, qui fit répondre à Négro qu'il devait se soumettre sans conditions, sinon il ferait tous ses efforts pour le détruire lui et sa bande.

« Le 19 septembre, M. Conéménos se trouvant à Maratho-Campo, district à huit heures du port de Vathi, un signal le prévint que Négro venait de quitter l'île de Fourni. Aussitôt il en donne avis à Hussein bey qui était à Vathi, et qui met à la voile sans perdre un instant. De son côté, le gouverneur arme une cinquième barque, montée par 9 hommes commandés par un homme d'un rare courage, M. Thémistocle Burnelli, à qui il dit: « Faites votre devoir; mort ou vivant, il nous faut Négro; le Sultan vous récompensera, et vous honorerez votre pays. » M. Burnelli partit dans la nuit du 19, rencontra le bateau pirate et se mit à le serrer de près, ce qui obligea Negro à rentrer à Fourni, après avoir coulé bas son bateau. Il gravit les montagnes avec ses complices au nombre de trois.

« Le brick français le *Fabert* qui croisait dans ces parages, le 18, n'ayant rien vu, se dirigea vers Vathi, où il arriva le 24, et d'où il repartit pour Maratho-Campo, où se trouvait Hussein bey et M. Conéménos qui lui dit que Négro était poursuivi par ses hommes à Fourni et qu'il ne tarderait pas à y être pris ou tué. Presqu'en même temps, on voit une barque qui double la pointe de Maratho-Campo. C'est la mienne, dit le gouverneur; Négro doit y être. — La barque approche et l'on distingue sur l'avant M. Burnelli, ayant la tête enveloppée d'un mouchoir. Quelques instans après, Burnelli et ses compagnons sont auprès de M. Conéménos, les habits déchirés, troués par les balles. — Vous êtes